Les voyages forment la jeunesse

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **19 (1951)**

Heft 9

PDF erstellt am: **21.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-569947

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Les Voyages forment la Jeunesse

Au grand écrivain Kurt Hiller, que j'admire, et qui m'honore de son amitié. Puisse son nom, ici en tête, reporter une paillette de sa gloire sur mes trois simples récits, dont le seul mérite est d'être véridiques.

I

Je me suis souvent demandé à quoi je dois la confiance et l'amitié que me vouent d'instinct les jeunes gens que je rencontre d'aventure, au cours de mes balades dans les bas-fonds? Est-ce à ma binette de vieux moine défroqué? à la sympathie qu'ils lisent dans mes yeux? à l'intérêt bienveillant que je montre pour leurs confidences? Est-ce plus vraisemblablement à ce que je leur paie volontiers, quand je les devine dans la noire mouise, un cervelat et une miche de pain, arrosés d'une canette? Oui, ce doit être ça! L'amour passe par l'estomac; pourquoi la confiance amicale n'y cheminerait-elle pas également? Et comme les louveteaux, on «prend» les trimardeurs avec un appât de mangeaille, de cigarettes aussi. On se les attache, en prêtant une oreille complaisante à leurs bavardages; on les garde, en intercalant négligeamment que notre chambre est à deux pas. Qu'elles soient réelles ou imaginaires, j'adore écouter les aventures dont ils sont les héros — aventures pour un quart sexuelles, à moitié vraisemblables, aux trois-quarts abracadabrantes, et passionnantes au complet. La maréchaussée y joue régulièrement un rôle, et j'avoue que je ris aux éclats quand Pandore, comme à Guignol, est rossé d'importance — ce qui arrive souvent, aux dires de cette jeunesse en révolte, dont les papiers . . ., le court passé . . ., le casier judiciaire . . .; mais qu'importe! Ne jugeons pas . . ., pour ne pas être jugé.

Or donc, je traînais récemment dans une pinte des quais, indécis sur ce que j'allais faire de ma soirée, quand prit place à ma table un jeunet fort de mon goût — qui est bon, en l'occurrence. L'oeil aux aguets, derrière les carreaux de mes lunettes, je considérais avidemment ce morceau de roi, à qui Mère Nature n'avait rien refusé de ce qu'elle fait de mieux dans le genre beau gosse. Dame Fortune, par contre, semblait l'avoir beaucoup moins favorisé. Le nez sur une carte des mets crasseuse, mon voisin hésitait visiblement entre une tétine en daube et une salade de pommes-de-terre, chacune à douze sous la portion — une dépense, pour son gousset à plat! Soit dit en passant: j'ai toujours eu peine à comprendre que ces bouts d'hommes, nourris en dépit de toutes règles de simple hygiène et de bonne digestion, prospèrent et même deviennent si beaux, si grands, si forts. Pour rompre la glace, j'offris au mien des oeufs durs qui traînaient-là. Il n'en fallut pas davantage pour que le galopin (majeur, soit dit pour la tranquillité de Rolf), une fois expédié son modeste souper — dont, grand seigneur, je fis le peu de frais — me confiât ses ennuis, qu'il prétendait insurmontables, parce que financiers — comme si plaie d'argent comptait pour la jeunesse! Mais quand j'eus offert d'échanger avec plaisir, avec empressement, mes cinquante et quelques hivers de rond-de-cuir à l'abri de bien des soucis, je l'avoue, contre tous ses soucis à lui, ses radieux vingt printemps, ses joues pleines et ses yeux brillants, le bonhomme comprit ma petite leçon de confiance en la jeunesse, en la chance de réussite que cela représente, et me sourit

comme on sourit à un ami, avec un doux gloussement. Sans insister davantage sur ses embarras pécuniaires, il en vint à me parler de ses voyages, tous lointains et tous à l'oeil, naturellement. Ainsi, rentrant dernièrement d'Afrique, sans même savoir où aborderait le cargo dans lequel il s'était glissé en cachette, il offrit honnêtement, une fois en mer, de s'acquitter du passage en travaillant dur, au choix du «Captain». Mais, trop joli garçon pour passer inaperçu, on se l'arracha vite entre équipes de mariniers, d'autant que, clandestin, il était à la merci de l'équipage. Dans de gros baisers, des lèvres de matelots lui sussurraient de grossiers désirs, en gros mots simples et cependant doux à entendre — tels les discours d'un Hercule au pied . . . du lit d'une Omphale; de grosses pattes de machinistes le mettaient nu à la chaufferie — parbleu! il n'y faisait pas froid; de grosses carrures de soutiers l'ècrasaient et le clouaient au fond de la cale. Et les Messieurs galonnés de la dunette . . ., ah! mais ceux-là, que d'exigences, parce qu'ils y mettaient un peu plus de formes. Notre mousse bénévole, d'abord effarouché et endolori, finit par en prendre son parti; il finit même par prendre du plaisir à ces jeux passionnés et rapides, qui sont vraiment le lubrifiant des rouages humains de la marine. Et tirant philosophiquement la morale de son récit: «Tous les débuts sont durs, dit-il, ceux-là plus que les autres; puis vient le moment de l'adaptation, et celui de la maîtrise. Je ne manquais alors de rien à manger et à boire, ni à fumer; le repos et la solitude seuls me manquaient énormément. Etre jeune et pas trop mal balancé, et sans défense sur un bâtiment plein d'hommes (pour qui la chasteté est affaire des seuls curés), n'est pas un sport à la portée de petites natures sensibles; car les marins, au large, sont d'infatigables machines d'amour.»

Avis aux amateurs . . de voyages clandestins.

II

Willy est assurément le plus joli garçon du village. Certain matin de l'an dernier, quand on apprit avec stupéfaction que, dans un coup de tête incompréhensible, il était parti s'engager à la Légion étrangère, ce fut, dans nos milieux, une vague de désolation et de jérémiades: — Comment? Willy a disparu? sans dire adieu? ni embrasser personne? oh! le petit méchant! — Et chacun de donner au héros du jour une pensée émue, au souvenir de sa haute taille bien découplée, de son adorable tête copiée sur celle d'un Hermès, de ses grands bras et de ses longues jambes dont il laisait volontiers admirer le galbe incomparable, et de cette vaste poitrine légèrement dorée de poils follets où, personnellement, j'aurais tant voulu, mais sans y arriver jamais, écouter de tout près battre le coeur du plus loyal, du plus charmant garçon qui soit. Et les mois passèrent, sans atténuer le regret général causé par cette fuite. Quand un beau matin de ce printemps — chose incroyable, sauf à penser que les prières ferventes sont parfois exaucées — Willy nous revint, subitement, mystérieusement, inexplicablement, comme il était parti. Là, où la veille on ne pensait plus le voir de longtemps, il souriait le lendemain, d'abord avec un peu de gêne, puis triomphalement, en jeune dieu qui n'a que des adorateurs à ses pieds.

Il voulut bien une fois me parler de son séjour prolongé à Sidi-Bel-Abbès, dont il a gardé un souvenir mélangé — moitié bon, moitié moins

bon, mais pas trop mauvais. La Légion, comme la Nature, fait une grosse consommation de faibles et d'inadaptés. Mais un légionnaire, quand c'est un grand et solide gaillard, en bonne santé, sobre, intelligent et soldat dans l'âme: mon Dieu! son séjour en Afrique n'a rien pour lui d'un passage aux enfers. Autant suer dans le désert, que transpirer sans gloire à chercher, souvent en vain, du boulot au pays. Dommage que la Suisse n'ait pas encore eu l'idée, pour garder à son service nombre de ses enfants les plus costauds — je ne dis pas les plus exemplaires, de former une Légion nationale, un noyau d'armée professionnelle, dix mille hommes par exemple, où trouveraient justement place et emploi toutes ces jeunes fortes têtes éprises d'aventures ou désireuses de se faire un peu oublier, qui sont actuellement la moëlle de la Légion française. On serait coulant sur tout ce qui est pèccadilles de jeunesse, recherches en paternité et autres exubérances de fortes personnailtés en éveil mais encore désaxées; on aurait le coup d'éponge aussi facile que c'est le cas à Sidi. On assurerait un minimum vital de retraite après 25 ou 30 ans de dur service actif. Et notre patrie aurait-là un second et imprenable Réduit national, un pivot sans faille — rappel des glorieux mercenaires et des brutes sublimes qui firent le lustre batailleur de notre Histoire. Oui, je sais, le fameux mythe des milices . . ., chaque citoyen soldat. Un système n'empêche pas l'autre; au contraire, il le complète, en utilisant, par-dessus le marché, une main d'oeuvre dont notre pays a moins besoin que d'ouvriers qualifiés, de par sa spécialisation industrielle. Mais revenons à notre rescapé du bled.

«Et la nuit, Willy, est exact tout ce qu'on raconte sur ce qui se passe dans les dortoires bouclés à double tour? Les nouveaux venus reçoivent-ils vraiment ce fameux «baptême» de la Légion, dont les officiants sont tous les gars de la chambrée, d'abord spectateurs dans le cercle des étendards levés, puis acteurs au centre?» — Souriant et balançant sous mon nez médusé ses gros poings en massue, Willy m'avoua qu'il n'en savait rien, que lui au moins n'avait pas été baptisé selon ce rite, mais que la chose était possible, puisque tout est possible, là aussi bien qu'ailleurs. Par contre, l'ayant vu de ses yeux, les amitiés n'y sont pas rares, et d'autant plus discrètes le jour, qu'elles sont démonstratives la nuit. Avant de s'enliser dans le sommeil, harassés de fatigue et de chaleur, souvent par défense instinctive contre le mortel cafard, connaissent un moment d'intense besoin sexuel, où la libido déchaînée se débat comme une folle hystérique. A deux, à trois, à quatre sur la même paillasse — qui gémit sous l'assaut — sans fausse honte des regards indiscrets, ils s'en donnent à bouche-que-veux-tu, dans un mélio-mélo complet, à ne plus savoir ce qui va ensemble de tous ces corps et ces têtes ébouriffées, de tous ces bras et ces jambes, dont quelques-unes encore bottées. Dans un halètement de triviale satisfaction, la bête humaine se vautre et se repaît goulûment, non sans une rude et farouche harmonie de jeunesse, de puissance et de majesté — mais oui, de majesté. Et pas moyen de refuser l'invitation, quand un voisin vous attire dans la danse; malheur aux enfants de choeur, aux télescopes, aux mouchards! Le plus fort plie les autres à ses volontés de conquêtes, le plus dévoyé (mettons le plus imaginatif) les pousse à mille fantaisies, le plus sentimental y distribue partout ses baisers fleuris, et chacun fait le bonheur de tous par son coeur à l'ouvrage.

Qu'importe la serrure, pour ces pauvres diables réduits à la portion congrue; toute porte, qu'elle soit au Sud ou au Nord, n'ouvre-t-elle pas le palais enchanté des extases d'amour? Puis lentement se calment tous ces sexes prodigues de chaude semence à répandre. De guerriers que sont d'abord les ébats, ils passent ensuite au stade amoureux, aux caresses d'amitié, aux baisers dans le cou, aux échanges de cigarettes contre du fil à coudre ou un petit morceau de savon, mais sans aller jamais jusqu' aux confidences personnelles. Et quand au petit matin sonne la diane, les boucs en rut de la nuit dorment d'un sommeil d'ange, sans chemise et la couverture rejetée. «S'ils n'avaient l'amour entre eux, dans ces pays où les moukères propres sont rares et les bordels loin des casernes, je ne sais comment la plupart de ces jeunes hommes «tireraient» leurs cinq ans?», conclut Willy, dans un sourire de toutes ses dents.

Je vous conterai une autre foi, si ça vous intéresse, sa grande aventure avec Barquas.

III

Je roulais un soir, entre chien et loup, dans ma vieille Citroën, sur le chemin du retour. J'étais fatigué, mais content des affaires réalisées durant le jour, et je rêvassais sans but pour me reposer les méninges, quand devant moi, sur la route, un jeune homme me fit gentiement signe de bien vouloir le prendre à bord. L'endroit se prêtait à un tel arrêt, en dépit de sa solitude, parce que largement découvert; un guet-apens était exclu, sauf de la part du piéton. Mais son franc sourire plaidait en sa faveur; et du reste, il était à peine plus grand que moi. Vêtu simplement, ses chaussures étaient poussiéreuses et son baluchon léger; un journalier des champs, je parie? Mai qu'importe ces détails, à mes yeux d'artiste en critique masculine; qu'importe son accent étranger. Je ne voyais que ses joyeux vingt ans qui ne semblaient pas peser lourd à ses épaules carrées, sa taille sportive de faux maigre, sa chevelure en bataille sur un visage hâlé de fruit sauvage. Qu'elle était soyeuse et chaude, sa crinière dorée, où j'aurais voulu passer les doigts, moi qui aime tant les beaux cheveux, sauf dans la soupe; elle couronnait royalement la tête et se continuait en mousse blonde autour d'un menton solidement charpenté. Seule la jeunesse peut se permettre de telles audaces, sans paraître ridicule; et cet attribut viril encadrant une binette si juvénile, était bien ce que j'avais vu de plus attrayant en fait de mode masculine — s'il s'agissait vraiment de mode, et non simplement du manque d'un rasoir? L'aimable garçon avait la gentillesse des adolescents et la joliesse des petits villageois; on ne pouvait le regarder sans l'aimer, comme l'eau nous vient à la bouche devant un savoureux plat de jambon de campagne. Dès qu'il fut à mon côté, il s'enquit d'une voix zézayante si j'allais au chef-lieu, où on lui avait assuré qu'il trouverait de l'embauche. Que n'avais-je un jardinet à cultiver! Je l'aurais engagé séance-tenante, déjà à cause de sa mine souriante. Il accepta sans façon le chocolat que je lui offris, en jeunet confiant qu'il était, et la bouche pleine, il me parla longuement de lui, en jeunet inexpérimenté qu'il était également. Inexpérimenté?.. jusqu'à un certain point, et pas sur la question des questions — à ce que je pus constater. Car il ne fut pas sans remarquer très vite que je le dévorais littéralemnt d'un oeil et conduisais de l'autre. Aguichant et coquet, il

m'effleura légèrement du genou, pour me faire entendre discrètement qu'il avait compris, et qu'il n'était pas d'humeur farouche. Je n'avais qu'à tendre la main et cueillir le fruit défendu qui s'offrait de lui-même.

Mais non; un amour naissant, pour s'épanouir, veut plus de complications. En chasse d'aventures, j'aime la poursuite et la lutte, non la soumission anticipée. Ce jeune homme, qui aurait pu être mon benjamin, m'était décidément une proie trop facile et consentante. Et repoussant en riant sa main caleuse, je ne lui permis qu'un petit baiser, comme si je l'avais reçu par surprise. Il cracha de dépit, et ne me fit pas mystère de son étonnement. Puisque mes yeux disaient oui, pourquoi ma bouche disait-elle non? A sa connaissance, j'étais le premier à faire ainsi le vertueux pudibond. N'était-il pas jeune et beau? Et gentil, il l'était aussi, même très gentil. Je n'avais qu'à m'arrêter là-bas, à l'ombre de ce bosquet touffu, et je verrais . . . ce que je verrais. En avait-il déjà vécues, de ces aventures genre trombone à coulisse, dans les autos qui le «chargeaient» en route . . . et viraient ensuite vers le premier sentier de traverse. Pas plus tard que l'autre jour, dans la Rolls d'un vieux Directeur à chichis et à sous-vêtements de soie blanche . . . Et la semaine d'avant, dans un simple camion à bestiaux couvert . . . Une fois, ç'avait été avec les quatre occupants d'une Cadillac, Messieurs entre deux âges, tous l'anneau nuptial au doigt, donc des «normaux», mais émoustillés par les alcools d'un dîner fin entre hommes, mis en émoi sexuel, bien malgré eux, par la facilité de l'aventure qui se présentait, et la bonne grâce d'un svelte partenaire habile à singer l'amour et la femme. Vous comprenez? rien à craindre avec ce petit-là; et juste une fois . . ., pour y goûter . . ., puisque personne n'en saura rien. Car les automobilistes qui «profitent» des auto-stoppeurs sont loin d'être tous des soi-disants anormaux. Dans la «chambrette» bien close des voitures, on cultive beaucoup «notre» amour, sans même songer à sa prétendue anormalité, tant on goûte de plaisir à ces jeux nouveaux —un plaisir dont le gros avantage est que toutes les preuves disparaissent au baissé du rideau, un plaisir aussi total et complet qu'avec une femme, un plaisir découlant de doux baisers équivoques et d'équivoques caresses plus douces encore, en plaisir qui sort de l'ordinaire et d'autant plus excitant qu'il est prohibé et entaché de réprobation officielle. S'adonner secrètement à l'homosexualité, puis en médire publiquement, est chose plus courante qu'on ne pense. Méfions-nous de ceux qui «nous» vouent trop bruyamment aux gémonies; ils pourraient bien être des demi-frères. Fait curieux: dans le moment qui suit l'apaisement de leur malsaine fringale, ces «normaux», oublieux de ce qui vient de se passer, nous parlent souvent de leur femme et de leurs gosses, comme si de rien d'était — du moins, rien de si extraordinaire.

Me voyant tout oreilles, mon jeune voisin me conta nombre d'aventures semblables, où ses «bontés» pour les chauffeurs avaient été le prix de sa course en voiture. Celui-ci se montra pressé d'en finir . . .; celui-là, au contraire, voulut y consacrer tout son temps et ses soins . . .; un troisième, après avoir «eu» ce qu'il voulait, le planta-là tout bonnement . . .; un gros boillu joua au petit Chaperon rouge encore ignorant du loup . . .; un insignifiant maigrichon se mua en matamore assoiffé de conquêtes . . .; beaucoup terminent par un prêche avec panégyrique de la Vertu et de la

Morale . . .; tout au plus un sur vingt a simplement une parole aimable et complice — tellement il est admis et courant qu'un chemineau, comme du reste un prisonnier libéré, un mendiant, un vagabond, un ivrogne titubant sont quantités moralement négligeables, dont on ose user, en cas d'envie, comme «chair à plaisir», puis rejeter après usage et jouissance, sans crainte de complications subséquentes. En effet, que vaudrait l'accusation d'une telle fripouille, même sous la foi du serment, face à la Parole d'Honneur d'un Honnête Citoyen? Mieux que personne, continua le jeune homme, il s'y connaissait en exemplaires humains sans voile . . ., presque autant qu'en ressorts d'autos, dont il devinait la marque de fabrique à leur seule flexibilité. Sauf aujourd'hui, jamais encore il n'avait échappé à la petite formalité . . . des Fourches Caudines; ce qui prouvait surabondamment que, moi au moins, je n'étais pas, mais pas du tout une «tante».

Moralité: Auto-stop, cargo-stop . . ., hélas! hélass!
un beau jeunet «paye» toujours sa place.

Bichon.

J'ai tant de choses . . .

J'ai tant de choses à te dire
Qui point ne t'intéresseraient;
Mon grand ami laisse-moi rire,
Mon cher ami qu'ils aimeraient.

Un ciel lointain ce soir se mire
Dans tes yeux pers qui le pleuraient,
J'ai tant de choses à te dire
Qui point ne t'intéresseraient!

Voilà ces mots, veux-tu les lire?
D'eux-mêmes vers toi ne viendraient.
Je les ai joués sur ma lyre,
Pensant qu'un jour ils te plairaient.

Hellem

(Extrait de «Les chants Eoliens».)